C E R C L E D'E T U D E S C I N E M A T O G R A P H I Q U E S
Saison 2014-2015 – Parcours singuliers

HANNAH ARENDT

de Margarethe von Trotta – Allemagne, 2012

Générique
Réalisation : Margarethe von Trotta. Scénario : Margarethe von Trotta et Pam Katz. Interprètes : Barbara Sukowa, Axel Milberg, Janet McTeer, Julia Jentsch, Ulrich Noethen. Durée : 1h.53

Réalisatrice
Née en 1942 en Allemagne, Margarethe von Trotta a d'abord été actrice au début des années 1970, dans les films du «nouveau cinéma allemand», dont un certain nombre d'œuvres de Rainer Werner Fassbinder. En 1975, elle coréalise avec Volker Schlöndorff, son mari d'alors, *L'honneur perdu de Katharina Blum* (basé sur le roman de Heinrich Böll), une analyse émouvante et inquiétante de la répression par l'État et la complicité des médias en Allemagne de l'Ouest. Elle s'est fait connaître avec *Les années de plomb* (1981), l'histoire de deux sœurs dont l'une, anarchiste, meurt d'une façon inexpliquée en prison. Elle a réalisé une biographie de la marxiste révolutionnaire germano-polonaise *Rosa Luxembourg* (1986). Dans ses nombreux films (dont *Vision – Aus dem Leben der Hildegard von Bingen,* 2009) elle raconte l'Allemagne à travers les femmes.

Film
« C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal ». Pour Hannah Arendt, philosophe juive née à Hanovre en 1906, auteur d'un essai sur *Les origines du totalitarisme*, le mal n'est pas à mettre du côté de l'exceptionnel, du pathologique ou du diable. Il devient extrême avec l'absence de toute réflexion personnelle, l'effondrement moral, la servilité et la dictature bureaucratique.
Envoyée à Jérusalem afin de couvrir le procès du criminel national-socialiste Adolf Eichmann pour le *New Yorker*, Hannah Arendt est confrontée à l'homme qui a envoyé des millions de gens dans des camps de concentration. C'est au cours de ce procès emblématique qu'elle conçoit sa théorie sur la banalité du mal. *« Eichmann protestait qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres. Cette excuse typique des national-socialistes montre clairement que le plus grand mal du monde est le mal accompli par des personnes insignifiantes. Par des gens qui refusent d'être des humains »*, écrit-elle. Elle fut attaquée de toutes parts pour ses articles et son livre sur le procès Eichmann. Elle ose aussi dans la foulée critiquer le rôle des conseils juifs contraints de donner des renseignements et des listes de personnes dans les pays occupés par l'Allemagne, ce qui aggrava le processus de déportation et d'extermination.
C'est précisément cette période-clé entre 1961 et 1964 que la réalisatrice allemande a choisi d'évoquer dans le portrait qu'elle fait de Hannah Arendt. La cinéaste, auteur notamment de *L'honneur perdu de Katharina Blum* et de *Rosa Luxembourg*, a réussi le tour de force de montrer à l'écran le travail silencieux de la pensée. Elle a osé filmer pendant huit longues et passionnantes minutes le discours prononcé par Hannah Arendt dans un amphithéâtre plein à craquer. Il y faut tout le talent et l'intensité de Barbara Sukowa, l'actrice chère à Rainer Werner Fassbinder, pour imposer à l'écran la parole de la philosophe rebelle qui ne plie jamais, même quand ses amis, exilés aux Etats-Unis comme

elle, la désapprouvent et lui tournent le dos. L'actrice parle tantôt en allemand, tantôt dans un américain râpeux, ce qui rend les mots plus cassants. La réalisatrice a choisi, pour la confrontation entre la philosophe et Eichmann, de n'utiliser que des images d'archives du procès. Ce qui nous permet de partager les sensations éprouvées par Arendt lorsqu'elle se trouve face au criminel, un homme terne, se cachant derrière ses lunettes. Dans ce portrait, Hannah Arendt n'est pas qu'une philosophe exilée à New-York, elle est aussi une femme enjouée, amoureuse de son mari qui la soutient dans les moments de tourmente. Son amour pour le philosophe allemand Martin Heidegger, qu'elle rencontra comme étudiante, et qui adhéra par la suite au parti national-socialiste, est évoqué par quelques flash-backs pudiques. Le film fait connaître la pensée de Hannah Arendt et lui rend justice. Il interpelle chacun et l'invite à penser en toute indépendance, sans tenir compte des influences et des pressions extérieures, avec tout le courage que cela requiert parfois pour rester fidèle à son humanité. Le film rend la pensée de l'essayiste compréhensible, simple et claire. Il est une leçon d'histoire et de philosophie qu'on suit de bout en bout sans jamais décrocher. »

Nicole Métral, *Ciné-Feuilles*, N° 691

Propos de la réalisatrice

Vous considérez-vous comme une cinéaste féministe?

M.von Trotta. - Pas plus que Hannah Arendt ou Rosa Luxemburg ne se voulaient féministes. C'étaient des personnalités tellement fortes, courageuses et clairvoyantes qu'elles n'avaient aucun problème pour s'imposer. C'est *Le Septième Sceau* de Bergman qui m'a donné envie de faire des films, parce que c'était une œuvre très complète. Lorsque j'ai commencé dans les années 1960, ce n'était pas facile pour une femme. Mais j'ai eu la chance d'être élevée par une mère très intelligente et très libérale, aristocrate des pays baltes, qui laissait beaucoup de liberté de penser. Ensuite, c'est une question de patience et de persévérance.

Pourquoi avoir choisi de parler de Hannah Arendt au moment du procès Eichmann?

J'ai commencé à la lire pour entrer dans l'histoire juive en préparant mon film *Rosenstrasse*, et elle m'a fait beaucoup réfléchir. Au début, avec ma coscénariste, nous avions envisagé un portrait plus large. Mais on a vite réalisé que ce serait juste une chevauchée à travers sa vie. Impossible d'entrer dans sa pensée en profondeur. La solution a été de limiter l'histoire autour d'Eichmann, avec juste quelques flash-back sur le passé (comme sa liaison de jeunesse avec Heidegger). Le film devait d'abord s'intituler *La Controverse*, à cause des violentes attaques provoquées par la théorie de Hannah Arendt sur la banalité du mal. Mais au-delà de l'aspect dramatique, ce qui m'intéressait vraiment était le rapport de Hannah à la pensée.

Qu'est-ce qui le caractérise, selon vous?

Elle a une expression très parlante: « penser sans garde-fou ». On a arrêté de penser par nous-mêmes. On donne son adhésion hâtive à une idéologie, aux médias, aux politiques, et on oublie de rester soi-même. Hannah Arendt est vraiment un remède contre la bien-pensance conventionnelle. Pour elle, le plus important est de s'interroger soi-même: qu'est-ce que tu veux, toi, découvrir sur la Terre? Face à Eichmann, elle découvre un homme qui a abdiqué la dignité de penser. Sa phrase la plus importante, qui est vraiment le cœur du film, c'est : « Je veux comprendre. » Et moi aussi, je fais des films pour comprendre. Je fais du cinéma avec mon expérience, un mélange de vie et d'idées.

Marie-Noëlle Tranchant, *Le Figaro* du 23.04.2013

Fiche préparée par Anne-Béatrice Schwab